

Le Courrier, 29 Janvier 2010

Gérard GUILLAUMAT L'homme qui dit

Par Dominique Hartmann



GENÈVE Le comédien et conteur français lit ce soir à Saint-Gervais, dans le cadre de «Mémoires blessées», avant de se produire sur plusieurs scènes genevoises.

Est-ce qu'on peut le dire? Qu'il y a des traumatismes heureux? Assise en face du comédien Gérard Guillaumat, on pense du moins qu'il y en a de plus heureux que d'autres. Son métier, il y est venu parce qu'il a perdu la voix à la suite de son internement à Buchenwald. Lui que rien ne prédestinait au théâtre, lui qui n'avait aucune conscience politique (dit-il), découvre un véritable univers lorsqu'il pousse en 1947 la porte du cours de théâtre de Charles Dullin, animé du seul désir de se débarrasser d'un bégaiement tenace. Pour parler de la vie – d'amour, de télévision, d'amitiés –, à 86 ans, il a des élans et des rognés de jeune homme. Dans le cadre de la manifestation «Mémoires blessées» qui rend hommage chaque année au passé sombre de certains peuples, il dira ce soir au Théâtre Saint-Gervais, à Genève, deux nouvelles de *En ces sombres jours*, publié en français par la maison d'édition genevoise MétisPresses. L'auteur arménien Aram Andonian y raconte – en 1919 déjà – l'anéantissement du monde arménien ottoman de 1915.

Gérard Guillaumat est un vieil habitué du théâtre genevois. Il taquine son directeur, Philippe Macasdar, qu'il a connu en 1996 lors du spectacle *El Halia*, de Louis Arti, par la compagnie Jean-Louis Hourdin et la Fanfare du Loup, où le comédien racontait l'enfance en Algérie d'un petit Blanc pied-noir: «Je me souviens, ce n'est pas moi que tu es venu saluer, ce sont les gens avec qui j'ai travaillé.» La figure de l'enfant dans la guerre, l'enfant stigmatisé, tisse comme un lien entre ce spectacle-là, la lecture de *En ces sombres jours* et la vie du comédien français. Sa déportation, il ne la doit pas à sa naissance mais à la nécessité: «Je suis juif par mon père, mais mes parents n'étaient pas mariés... J'avais 16, 17 ans, j'étais seul, ma mère était dans un hôpital psychiatrique, je devais gagner ma vie. Travailler dans la résistance était un moyen, que je trouvais très bien. J'ai été pris parce que j'essayais de passer la frontière espagnole, c'est tout.»

La reconstruction

C'est tout et c'est dévastateur. En sortant du camp, il ne parle plus. Une année durant, il s'acharne, la règle entre les dents, à maîtriser son bégaiement. Il en use cinquante. Au cours Dullin, il découvre aussi que ce n'est pas de lui que rient les autres, mais de ce travers de langage. A vrai dire, «j'ai appris à aimer le théâtre en le faisant. J'y ai trouvé un plaisir d'exister autrement.» Pas de multiplier les existences, «mais de dire ce qu'on ne dit pas dans la vie, de puiser plus profond, comme les poètes». A la fin des années 1950 avec Jean Dasté, puis avec Roger Planchon, il s'embarque dans l'aventure de la décentralisation, dont l'objectif était d'amener le théâtre partout et à chacun. Jouer dans les usines ou les cours d'école, pour un public non averti, l'enthousiasme. Il veut raconter

quelque chose, s'interrompt: «C'est drôle: alors qu'on dit la vérité, cela semble toujours un peu superficiel...» Il reprend le fil de ce souvenir précieux: «Après une représentation de L'Avare, de Molière, deux ouvriers m'ont dit: 'Ben, on ne savait pas que c'était aussi pour nous, ça.'» Avec Planchon, ils disent Maupassant dans une usine de Lyon, pendant la pause déjeuner. Un groupe tape les cartes, non loin. Lorsque Guillaumat bute sur le texte, l'un des joueurs s'exclame: «Et voilà, il se trompe!» Le comédien rit: «Il y a des gens qui ont l'air d'écouter religieusement et d'autres pas du tout. Il faut toujours se méfier! Avec ce public, j'apprenais toujours quelque chose. Je ne sais pas très bien quoi, mais j'apprenais.»

Provoquer l'imagination

Il s'excuse de ses absences soudaines. «Je n'ai jamais eu de mémoire», glisse-t-il comme une confidence. Heureusement, il a une mémoire de situation mais lorsqu'il doit avoir recours à la mémoire mécanique, «c'est affreux: à répéter jour et nuit les mêmes mots, le sens s'efface.» Etre devenu conteur a aussi à voir avec cela. Mais pas seulement. «Vous savez pourquoi?» Tout son visage s'éclaire à ce souvenir: «Aux Etats-Unis, j'ai vu un comédien anglais lire Dickens, texte posé sur un petit pupitre. Ah, quel émerveillement! Savoir lire un livre! Savoir provoquer l'imagination avec des paroles! Le plus beau théâtre laisse le public imaginer.» Mais depuis qu'il a débuté, une immense catastrophe s'est produite, «l'arrivée de la télévision, qui a tué l'imagination!»

Il développe des récitals, où il dit Hugo, Maupassant, Dickens, Art, Rimbaud. «Avec Rimbaud, on m'a dit: 'Là, Monsieur Guillaumat, on ne vous a pas suivi.' Pourtant, j'aimerais reprendre cet auteur. Avec lui, j'ai des histoires de moi à moi.» De mémoire, il cite une strophe de Rimbaud et termine un peu rêveur: «...Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux. Je l'ai trouvée amère et je l'ai injuriée.» Au lieu de se simplifier avec l'âge, l'existence lui semble toujours plus complexe. «Mais j'aime cette complexité, c'est qu'au fond de nous, malgré tout ce qu'on aime, tout ceux qu'on aime, on reste toujours soi, toujours un peu en lutte.»

Comme un chirurgien

Sur scène, parfois, il se trouve submergé d'émotion. «Alors que je ne veux pas faire ressentir mon émotion, mais celle du texte.» Il a appris à faire avec. En respirant, «la clé de la maîtrise, sur scène comme dans la vie». Il évoque avec émerveillement un documentaire montrant un chirurgien au travail: «Ses mains ne tremblaient pas, tout son visage était concentré, et ses gestes incroyablement précis. C'est cela, la lecture: la précision des mots. Avant, je m'étais étalé sur les mots, je les jouais; je ressentais tellement mais disais mal. Maintenant, je dis bien – pardonnez-moi, c'est prétentieux – et je ne ressens plus? C'est complexe, vous voyez. En tout cas, je cherche autre chose: que le mot fasse naître exactement la situation qui est décrite.»

Lui qui se méfie des images sera bientôt au Marionnettes de Genève, dans la version kamishibai de L'Homme qui rit, d'après Victor Hugo, mise en scène par Isabelle Chladek, sa compagne. «C'est cela, les histoires d'amour, elles nous amènent à des choses différentes de nous», sourit-il avec gentillesse. Il sera ensuite au Grütli, avec Beckett, un auteur «qui écrit si bien le français, alors qu'il n'est pas francophone. Cela se perd.» Un regret transparent, celui de n'avoir pas réussi à dire des auteurs contemporains: «A force de lire des auteurs classiques, je me suis habitué à cette langue et les contemporains me semblaient parler un langage de la rue.» Un bien mince regret dans une vie si magnifiquement remplie.